

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **Ouschakoff, J.-D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 14

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Genève, le 31 mars 1875.

M. le rédacteur du *Conteur vaudois*,

L'article que vous avez publié sur la fête de Pâques dans votre précédent numéro prouve beaucoup d'érudition, mais il eût été bien plus intéressant si l'on y avait parlé de la Pâques des Russes, le seul peuple au monde qui sache célébrer dignement cette grande fête.

Les anciens, qui étaient en toutes choses plus poétiques et plus vrais que nous, commençaient l'année au printemps, ce qui est assurément plus logique que la faire partir du beau milieu de l'hiver ; les Russes en ont gardé quelque chose : la fête de Pâques est réellement pour eux la fête du Nouvel-An, la fête du printemps, la première et la plus belle fête de l'année ; c'est ce jour-là que se font les visites officielles et les vœux de prospérité que les Occidentaux font le 1^{er} janvier.

La journée commence par des baisers. De la mer Blanche à Tiflis, de Czenstochowa au Kamtschatka, à la cour, à l'armée, à la ville et à la campagne, tout le monde s'embrasse.

On dit, avant toute autre parole, à chaque personne que l'on rencontre : *Jésus est ressuscité!* à quoi elle répond : *Oui, il est vrai, Jésus est ressuscité!* puis les hommes entre eux et les dames entre elles se donnent trois baisers, un sur chaque joue, le troisième sur la bouche ; les messieurs baisent les dames au front, elles le leur rendent sur la joue ; et toutes les haines sont oubliées, et toutes les injures pardonnées dès ce moment ; et ce qu'il y a de beau surtout, c'est que toute différence sociale disparaît durant la journée, si bien que le premier mendiant venu peut donner des baisers de Pâques à la plus grande dame qu'il rencontre, à un feld-marchal, voire même à l'empereur ; tous les domestiques embrassent ainsi leurs maîtres.

Riez tant qu'il vous plaira, mais je trouve cela bien plus charmant que la roideur, la froideur et le sérieux qu'affectent les autres chrétiens en ce jour solennel. — C'est dans l'église, pour ceux qui y peuvent aller, que la fête commence : Aussitôt la messe terminée, le prêtre se tournant vers la foule, s'écrie : *Jésus est ressuscité!* les fidèles répondent comme j'ai dit, et l'on embrasse tous ceux qui sont autour de soi, puis l'on va baiser la main du prêtre.

A chaque visite, après les baisers, la maîtresse de la maison vous présente une assiette sur laquelle sont des œufs coupés et deux fourchettes ; vous prenez chacun une tranche d'œuf en vous faisant réciproquement des vœux sans nombre pour l'avenir. Cette coutume nous vient de l'Orient, non pas en souvenir du coq de saint Pierre, comme je l'ai entendu dire ingénument par un curé, mais parce que l'œuf est le symbole du commencement du monde et de l'année de toutes choses.

Le jour de Pâques est en Russie, comme chez vous, un jour de grand repas, mais quelle façon différente de l'entendre ! et que votre éternel bœuf gras tout ruisselant de suif fait piteuse mine à côté de ce que nous avons ! Dans chaque maison, sur des tables ornées de fleurs, s'élèvent, en forme de pyramide, les jambons, les volailles, le gibier, les fruits, les pâtés, les bonbons, les vins et les liqueurs ; ces tables restent dressées huit jours durant, et à chaque maison que vous visitez, il faut manger un peu de tout ; c'est ainsi que le jour de Pâques est le jour où l'on mange le plus, bien qu'il ne soit ni permis, ni possible de *dîner*. C'est le côté animal de la chose, et comme nous sommes portés au matérialisme, les tables chargées de mets sont devenues la partie capitale de la fête ; aussi n'est-il pas de plus pauvre diable qui ne s'en paie ; l'ouvrier chargé de famille, le paysan malheureux, jeuneront quinze jours, vendront leur chétif mobilier, leur chemise même, pour placer sur une table des viandes, des fruits et de l'eau-de-vie. Souvenirs des temps anciens, avec cette différence que ce qu'on offrait jadis aux dieux dans les temples, on l'offre chez soi à ses amis et à sa famille. Est-ce progrès ou décadence ?

Hélas ! toute médaille a son revers, qui porte ici un instrument de médecine bien connu, avec le mot INDIGESTION en exergue ; je ne fais pas d'hyperbole en vous disant que le nombre des malades est plus grand en Russie après les fêtes de Pâques qu'en temps de choléra.

Quant à la partie religieuse de la fête, elle consiste surtout à se confesser et à communier. Pour les soldats et les paysans, la confession est publique comme aux premiers temps du christianisme ; le prêtre est debout sur les marches de l'autel, un bataillon devant lui : « Que ceux qui ont menti s'avancent ! » dit-il, et les menteurs sortent des rangs ;

le pope leur fait un petit sermon, leur donne l'absolution, leur impose une pénitence et appelle d'autres pécheurs ; les péchés graves sont jugés de plus en particulier. La confession et la communion sont obligatoires de par l'empereur-pape ; les officiers s'en tirent en payant une certaine somme au prêtre, qui, en échange, leur remet un certificat de devoirs religieux dûment remplis.

Si ces détails peuvent intéresser les lecteurs de votre aimable journal, donnez-les leur.

Agréez, etc.

J.-D. OUSCHAKOFF,
Hôtel de la Métropole.

Un tour pendable.

(HISTORIQUE)

Bien des personnes se souviennent encore du nommé C., un des pensionnaires les plus assidus de la Maison pénitentiaire, dont les délits présentaient toujours quelque côté original. — Voici un de ses tours, dont on rit beaucoup jadis, et non sans cause.

C. venait précisément d'être mis en liberté le jour même, ayant purgé une de ses nombreuses condamnations. Il se trouve trop mal vêtu et entre dans la première maison venue, ouvre une armoire, se choisit un habit à sa taille, et en sort très convenablement nippé ! La chronique ne dit pas s'il eut la conscience de laisser sa défroque à celui sur la garde-robe duquel il pratiquait cet emprunt forcé ! Quoiqu'il en soit, il se dirigea d'un pied léger vers le Chalet-à-Gobet.

Arrivé à l'auberge, il demande une chopine et un morceau à manger. L'hôte s'empressait autour de lui, tant la redingote volée donnait l'air respectable à son client. Ce dernier feignait une certaine impatience, allait et venait, sortait sur le seuil, jetait de longs regards sur la route de Lausanne, revenait à sa place, hochait la tête, puis se relevait bientôt pour recommencer le même manège. Tout à coup, il demanda à l'aubergiste un quarteron d'orge et en alla répandre le contenu devant la porte. L'autre regardait étonné : « Voyez-vous, dit C., j'attends mon domestique avec une quarantaine de porcs ; je ne sais pourquoi le drôle me fait attendre si longtemps ; je parie qu'il s'attarde dans quelque bouchon. Enfin ! Les pauvres bêtes trouveront, elles aussi, à se refaire quand elles arriveront, et cela ne peut tarder. En vérité, c'est à n'y rien comprendre ; je les croyais à quelques centaines de pas derrière moi. »

— Si j'osais offrir mon char et mon cheval à Monsieur, dit le pintier, — ça n'est pas trop élégant, mais mon rouge est un *fiend-l'air* de première catégorie . . .

C. fait semblant d'hésiter, puis refuse par discrétion. Nouvelle pause, nouvelles marques d'inquiétude, nouvelles instances obligeantes de l'hôtelier. Finalement, C. ne peut résister à tant de prévenance. On sort le char-à-bancs de la remise, on attèle le rouge, et le malin prend les rênes, en criant à sa

victime : « Je suis de retour dans une demi-heure ; préparez encore un quarteron d'orge, et du diable si je ne le retiens pas sur les gages de ce vaux-rien de Hans ! » — « Ce sera, ma foi, bien fait, lui dit le brave homme, — a-t-on l'idée, faire ainsi enrager un si bon maître ! »

C. fouette le cheval, et le voilà parti avec le pauvre rouge qui ne comprenait rien aux coups de fouet qui lui cinglaient les côtes, et qui *fiendait l'air* avec rage, forcé de galoper au gré de l'automédon improvisé, qui avait juré de mettre le plus d'espace possible entre le Chalet-à-Gobet et son équipage.

On passa la nuit dans une auberge de village. C. bourra le rouge d'avoine, qu'il paya avec de la monnaie prise dans le buffet de l'hôtesse, au moment où elle avait quitté la chambre pour préparer son déjeuner. Econome du bien d'autrui, il marchandait sur le prix, cela va sans dire. Le lendemain, il arrivait à Villeneuve ; c'était justement jour de foire.

Un maquignon juif avise le rouge et le char-à-bancs ; C. lui facilite l'entrée en matière, et les voilà bientôt débattant ensemble, à grand renfort de cris et de mensonges, le prix de l'attelage. L'enfant d'Israël, flairant peut-être la provenance inavouable de la marchandise, offrait un prix dérisoire. C. résistait, puis subitement : « Tenez, dit-il, vous m'égorgez et vous profitez sans pudeur de ma position. Vous sentez que j'ai besoin d'argent, et vous vous en prévalez pour m'acheter mon char et mon cheval à moitié prix. J'accepte vos trois cents francs pour en finir, mais j'y mets une condition. »

« Laquelle ? » fit le circoncis, les yeux luisants de joie.

« C'est que vous vous engagiez par écrit, et sous peine de deux cents francs de dommages-intérêts, à vous rendre immédiatement au Chalet-à-Gobet, et à remettre vous-même, en mains propres, au propriétaire de l'auberge, une lettre très pressante que j'ai à lui faire tenir. Il faut qu'il l'ait demain soir, au plus tard. Je sais que c'est loin, mais mon rouge (le vôtre, hélas !), est un *fiend-l'air* de la première catégorie. »

Le maquignon s'y connaissait en chevaux ; il accepte avec bonheur, signe tout ce qu'on veut, verse les trois cents francs, prend la lettre cachetée que lui remet C., et part sur le char-à-bancs en bénissant les saints prophètes d'avoir placé ce dadais de Nazaréen sur sa route.

Le lendemain soir, il arrêtait le rouge devant l'auberge, et tendait à l'aubergiste, accouru sur la porte, un billet ainsi conçu :

« Vous aurez vainement attendu mes porcs ; ils ont pris une autre route. Je vous renvoie votre attelage par une occasion. Le conducteur est chargé de défrayer ma dépense et de vous payer la location du char et du cheval. Ah ! vous aviez bien raison, le rouge est un fameux *fiend-l'air* ! »

Essaierai-je, ô lecteur, de rapporter ici la joie de l'aubergiste, la douloureuse stupéfaction du pauvre juif, et les imprécations dont il gratifia son pseudo-vendeur, en français, en allemand et en hébreu ?